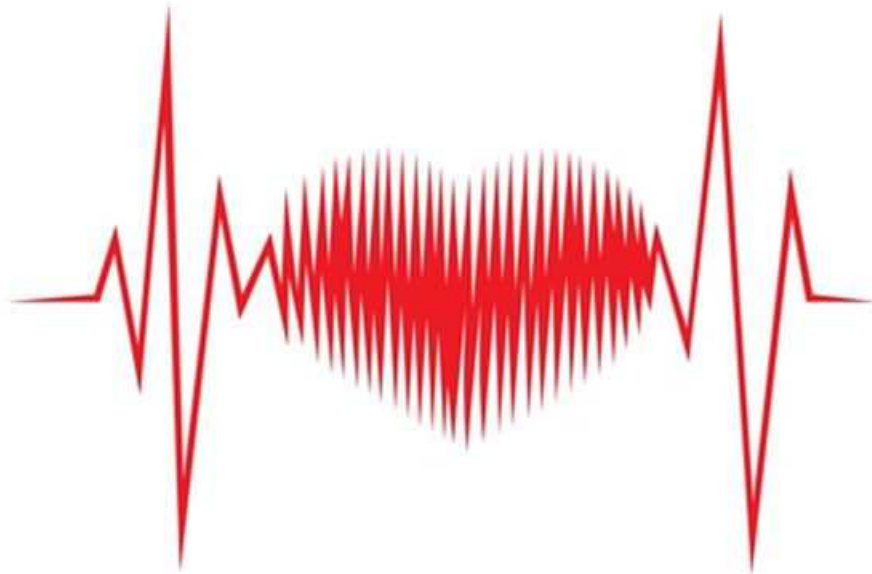


Lacan Quotidien



N° 882 – Lundi 20 avril 2020 – 18 h 58 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Temps limité

EN AVANT

Un réel dont la réalité est le nom par Francesca Biagi-Chai

L'hôte extime par Marina Frangiadaki

Rencontre du coronavirus : Nous, analystes, sommes mortels
par Nelson Feldman



Un réel dont la réalité est le nom

par Francesca Biagi-Chai

Parasitisme absolu

Sans aucun doute, le virus, c'est du réel. On ne croit pas si bien dire à considérer qu'un virus est à la limite du vivant. Micro-organisme qui n'a en lui-même aucune possibilité de survie, ne disposant que de son code génétique et d'une capsule pour le protéger, il est contraint au parasitisme absolu. Il ne peut survivre et donc se répliquer qu'à partir d'organismes qui sont, quant à eux, à proprement parler « biologiques » ; il utilise leurs dispositifs cellulaires, les réserves de glucose et les mitochondries productrices d'énergie. C'est ce qui donne aux épidémies virales leur caractère « inexorable », et qui conduit la population à devoir se soustraire physiquement à toute sociabilité quotidienne pour que le virus s'éteigne par manque de *vivant*. Il y a, à la racine même de sa diffusion, la réalité radicale d'un *pur réel* qui nous confronte à une réalité première, insoupçonnée. Des coordonnées inédites se présentent à nous et ouvrent, pour la psychanalyse entre autres, sur la dimension de l'acte à repenser et sur celle d'un pari à tenir.

Le réel de la science n'est pas le réel de la psychanalyse. Si Lacan a pu écrire que la position scientifique « est déjà impliquée au plus intime de la découverte psychanalytique » (1), il modifie ensuite ce repérage, en particulier après la théorisation de l'objet *a*. Un partage des eaux s'opère lorsqu'il identifie la science à « une idéologie de suppression du sujet » (2), le réel se trouvant réduit à une extériorité « entièrement manipulable » (3), comme le fait remarquer Serge Cottet.

Le réel de la psychanalyse est troué, par son nouage avec l'imaginaire et le symbolique, mais aussi parce qu'il ne saurait s'égaliser à une jouissance toute, la jouissance étant interdite à qui parle comme tel. Il est précisément l'égal du trou lui-même duquel la jouissance prend son origine impliquant le vivant, la jouissance du corps parlant. « C'est au réel comme faisant trou que la jouissance ex-siste » (4), nous dit Lacan. Et d'ajouter : « quelque chose s'ouvre bien sûr à nous, qui semble en quelque sorte aller de soi. C'est à savoir, ce trou du réel, de le désigner de la vie ». Ce signifiant de *la vie* appelle celui de *la mort* et « c'est du côté de la mort que se trouve la fonction du symbolique ». Tout en éloignant sa réalité, il nous endort et, dans cette incomplétude, il est possible de rêver sa propre vie.

Lacan nous rend sensible à cet *oubli* que nous avons de la mort. « C'est en tant que quelque chose est *urverdrängt* dans le symbolique, qu'il y a quelque chose à quoi nous ne donnons jamais de sens, bien que nous soyons – c'est presque rengaine que de l'énoncer – capables logiquement de dire que : *Tous les hommes sont mortels*. » (5)

Il poursuit : « C'est en tant que *Tous les hommes sont mortels* n'a – du fait même de ce *tous* – à proprement parler aucun sens, qu'il faut au moins que la peste se propage à Thèbes pour que ce *tous* devienne quelque chose d'imaginable et non pas de pur symbolique, qu'il faut que chacun se sente concerné en particulier par la menace de la peste. » (6) Si Œdipe tue son père, « c'est faute d'avoir pris le temps [...] de *läiusser* », le temps de la parole, « le temps d'une analyse », soit le temps de subjectiver son destin, d'en savoir quelque chose pour en modifier le cours, l'analyse consistant à traverser les captures imaginaires pour atteindre à l'os, à *l'os d'une cure* (7), l'objet *a*.

Le réel subverti

La rencontre avec le réel qui, dans le symptôme ou dans le phénomène xénopathique, révèle la faille et le rapport du sujet à l'objet, définit, chez le dernier Lacan, le *parlêtre*. Les coupures qui s'opèrent dans l'analyse entre être et ex-sistence cernent la jouissance qui les conjoint ; elles sont plus topologiques qu'ontologiques. Elles opèrent dès l'entrée en analyse, indépendamment de la structure, mais pas sans elle, car le réel n'a pas pour la névrose ou la psychose, les mêmes caractéristiques, le retour du refoulé étant reconnu et intégrable ou bien radicalement étranger et impossible à subjectiver.

Quand nous disons, avec une certaine facilité, que « le, virus c'est du réel », de quoi parlons-nous ? En quoi en faisons-nous l'expérience ? La propagation de l'infection ne suit aucune règle, à l'exception de celle de la contiguïté. Elle occupe le terrain de proche en proche, colonisant les territoires libres : envahissement toxique. Il s'agit d'un réel « plein » qui avance sans autoriser pour le moment une quelconque prise, en somme un réel « non manipulable » car, comme dit Lacan « la nature a horreur du nœud » (8). C'est un réel dont la réalité est le nom. Ne s'agit-il pas d'une expérience à la frange de la psychose, partagée par tous ? Sa matérialité réduit la dimension de l'imaginaire ; en attestent les nombreux témoignages sur la difficulté à *se projeter*. Le confinement, comme réponse à la pandémie, confirme un réel et convoque un temps subverti. Le confinement psychique redouble le confinement géographique. Personne ne songerait à prendre cette situation pour des vacances ou pour un simple éloignement, car un effet *supplémentaire* s'y rattache.

Consistance de l'imaginaire

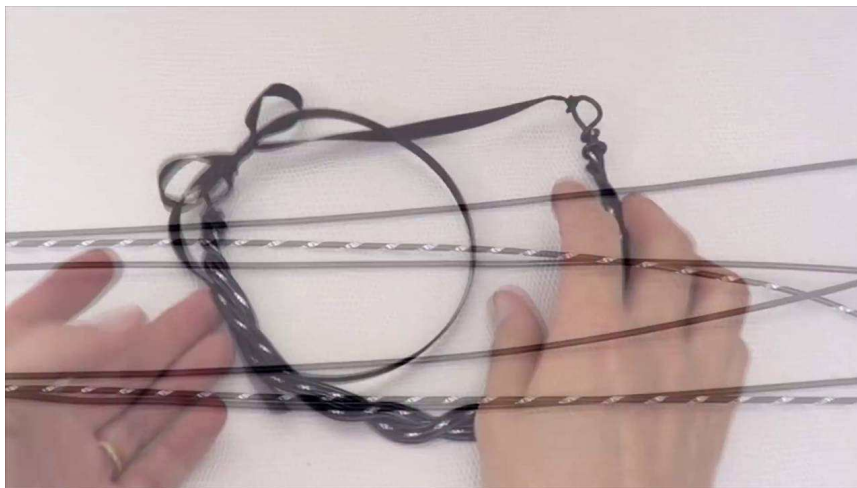
Prenant en considération ces faits et la propagation de la pandémie, des analystes ont pu proposer à leurs patients d'être là, au téléphone. Chaque analysant y a répondu en fonction – on s'en doute aisément – de ce qu'est pour lui l'expérience de l'analyse et de là où il en est dans ce trajet. L'impact de la situation actuelle s'est fait sentir, mais il a été pris dans la dimension analytique et les séances du moment font partie intégrante de la cure, chacun en fait donc usage à sa manière.

Ce premier moment d'après-coup nous enseigne sur le rapport de l'analyse à ce qui s'est présenté dans le champ social comme conjoncturel, exceptionnel et à proprement parler inconcevable.

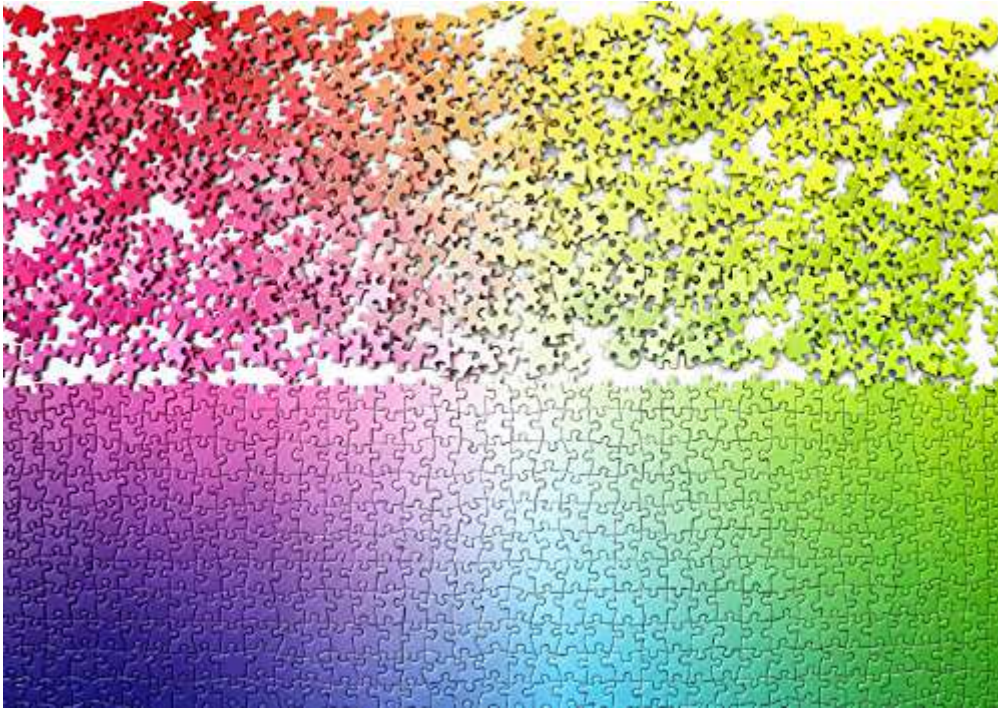
Pour certains analysants, ayant entrevu le retour d'une jouissance bien connue et, comme le dit Lacan, qu'ils savaient ne pas être la bonne, une séance a suffi pour faire une coupure. Déjouer l'*acting out*, éviter la manie ou l'inhibition mortifiante en les ordonnant au savoir sont à mettre au crédit desdites séances, indiquant par la même occasion le point de rencontre, la mise en abîme de deux réels, celui du sujet et cette réalité qui en prend les allures. Le réel de cette réalité, qui a pu conduire le sujet à la limite du *fading*, a dénudé la trame du fantasme et soustrait l'objet au désir. L'être-là de l'analyste au téléphone a ouvert une fenêtre sur l'imaginaire salubre, sans lequel il n'y a pas d'analyse. Cet imaginaire lui-même troué, que Lacan nous invite à reconsidérer, donne au nœud sa consistance : « La consistance de l'imaginaire est strictement équivalente à celle du symbolique et du réel. » (9) Les rêves, les souvenirs, la relance du désir et le corps sont au rendez-vous, l'analyse continue. Les effets de corps, cette *aufhebung* des affects qui précèdent la séance – le sujet ayant peur d'en dire trop ou trop peu, redoutant ce qu'il peut découvrir tout en l'appelant de ses vœux – n'ont pas manqué, pas moins que la surprise, les larmes et les prises de conscience.

Du côté de l'analyste et toujours dans l'après-coup, il me semble que le téléphone est à même d'être un moyen juste pour qu'il y ait du corps dans l'affaire, et peut-être davantage qu'en présence de l'image. En effet, la capture du regard distrait et atténué un tant soit peu ce qui du corps passe et se concentre dans la voix, dans les sons, comme dans les silences.

Certes, il s'agit d'un moment, soit d'un temps encerclé, limité, circonscrit, unique qui participe, me semble-t-il, de la possibilité de l'analyse sous cette forme : du nouveau dans la forme, sans porter atteinte au discours. Cette forme s'arrêtera, nous le savons, et ce savoir intervient dans la tenue de ces séances.



-
1. Lacan J., « Du sujet enfin en question », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 234.
 2. Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.437.
 3. Cottet S., « En ligne avec Serge Cottet », *La Cause du désir*, n° 84, mai 2013, p. 12.
 4. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 17 décembre 1974, inédit.
 5. *Ibid.*
 6. *Ibid.*
 7. Miller J.-A., *L'os d'une cure*, Paris, Navarin, 2018.
 8. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 14 janvier 1975, inédit.
 9. *Ibid.*, leçon du 11 février 1975.
-



L'hôte extime

par Marina Frangiadaki

Confinée, je lis des articles sur le Covid-19, sur ce qu'on appelle un virus. Un signifiant apparaît d'une façon répétitive et saute à mes oreilles par son étrangeté : l'*hôte* du virus ; en grec, le *xenistis*.

« Un virus est un agent infectieux nécessitant un hôte dont il utilise le métabolisme et les constituants pour se répliquer », telle est la définition communément admise d'un virus, avec cette précision sur celle d'un hôte : « En biologie, un hôte est un organisme qui héberge un parasite, un partenaire mutuel ou un partenaire commensal, nécessaire à son cycle de vie. »

Je n'imaginai pas qu'un virus ait besoin d'un hôte pour circuler ; encore moins que virus et hôte puissent être partenaires, ce qui devient intrigant si on pense qu'avant l'humain, l'hôte de notre cher horrible virus a probablement été, selon les scientifiques, un petit animal mignon avec ce nom exotique de *pangolin*.

Hôte, quel drôle de signifiant ! Continuons la recherche étymologique du mot, dans une tentative d'attraper ce réel par là où la psychanalyse d'orientation lacanienne nous l'enseigne, à savoir essayer de le cerner par la langue, par le signifiant coupé de son signifié, par l'équivoque qui vide le sens, par le déploiement de la chaîne signifiante, qui fait apparaître de nouvelles significations...

L'hôte est « celui, celle qui reçoit et traite quelqu'un sans rétribution, qui lui donne l'hospitalité, par humanité, par amitié, par bienveillance », mais aussi « celui, celle qu'on reçoit et qu'on traite bien » (1). L'hôte est ainsi celui qui accueille comme celui qui est accueilli. Le mot vient du latin *hospitem*, accusatif de *hospes* « l'étranger, l'invité » qui signifie à l'origine celui qui accueille l'étranger. Plus tard, il s'est dit de celui qui reçoit l'hospitalité.

Par cette racine latine, *hôte* est apparenté à l'*hôtel* et à l'*hospitalité*, mais encore à l'*hôpital* et à l'*otage* (2). Là, cela devient quasi drôle en un moment où, à cause de cet hôte du virus, nous nous sentons otages, confinés chez nous pour ne pas nous retrouver dans un hôpital...

En grec, le mot est encore plus révélateur. L'*hôte* du virus en grec s'appelle *xenistis*, dont la racine est *xenios*, mot ancien désignant celui qui accueille l'étranger et qualificatif de Zeus notamment, le *Xenios Zeus*, protecteur de l'accueil des étrangers, considéré comme sacré. De la même racine, à une lettre près, *xenos* a pris le sens en grec de l'*étranger* et de l'*étrange*. La richesse de la langue rapproche ainsi l'étranger de celui qui l'accueille, l'étrange de celui qui l'héberge.

Sur le versant d'objet menaçant et étrange du virus, nous vivons une situation inédite où on a du mal à loger ce *kakon*, tant il est invisible, et on peine à lui donner une représentation. Il y a moins de trois mois, dans le discours raciste, le *kakon* pouvait être logé dans toute personne aux traits asiatiques ; il y a deux mois, il se trouvait dans celle à l'accent italien ; il y a un mois, dans celle qui toussait à côté de nous au cinéma ; et aujourd'hui le *kakon* se loge dans notre propre main, « sale », « baladeuse », qui se dirige en un geste spontané vers notre propre visage.

Si ce n'était pas si dramatique, cela pourrait être une façon comique d'illustrer que, comme le pointe Lacan, ce qui vient incarner le mauvais objet, le *kakon*, le rebut, s'origine au plus intime, dans une relation d'*extimité*, que Jacques-Alain Miller éclaire ainsi : « le plus intime est à l'extérieur. Il est du type, du modèle, corps étranger » (3).

Cela n'empêche pas que le discours raciste persiste et utilise un amalgame absurde entre l'étranger, le réfugié et le virus pour faire consister la haine. Le Premier ministre hongrois Viktor Orbán annonce la fermeture des frontières et « une guerre sur deux fronts [...] celui de la migration et celui du coronavirus, qui sont liés, affirme-t-il, parce qu'ils se propagent tous les deux par les déplacements » ; il accuse des étudiants iraniens d'avoir introduit le coronavirus en Hongrie et n'hésite pas à appeler le virus « maladie des étrangers » (4). Son gouvernement a suspendu l'enregistrement des demandes d'asile, arguant que les migrants risquaient d'être porteurs du virus.

Il y a deux mois, au moment où la situation était dramatique à la frontière gréco-turque, Kyriákos Mitsotákis, Premier ministre grec d'un gouvernement de droite qui adopte souvent un discours d'extrême droite, a déclaré que le problème de l'immigration « passe désormais à un niveau différent car, dans le flux migratoire, il y a de nombreuses personnes venues d'Iran – où il y a beaucoup de cas de coronavirus – et beaucoup d'autres, d'Afghanistan ». Il ne faut pas oublier qu'à sa prise de pouvoir, l'été dernier, l'une des premières mesures de ce gouvernement a été de radier tous les étrangers et réfugiés sans papiers, ainsi que leurs enfants, de la liste des personnes qui, en Grèce, ont droit aux soins ! Les réfugiés se sont retrouvés sans aucune possibilité d'accès aux soins élémentaires, médicaux notamment ; leurs enfants n'étaient plus vaccinés et du coup plus scolarisés, la vaccination étant obligatoire pour la scolarisation. C'est par choix politique qu'ils sont devenus médicalement nocifs pour eux-mêmes et pour les autres.

Les effets de cette mesure barbare imposée politiquement (5) ont heureusement été atténués grâce à l'activité des ONG et à la désobéissance civique de certains soignants et directeurs d'écoles. Aujourd'hui, dans le camp de réfugiés de Moria à Lesbos et dans ses

environs – ensemble baptisé la « jungle » de Moria –, le nombre de réfugiés a dépassé 20 000 et les conditions de vie et d'hygiène sont déplorables. La promiscuité de ce camp laisse présager une forte contagion quand le premier cas de coronavirus s'y déclarera.

Quelle ironie ! À un moment de l'Histoire où de nombreux gouvernements élus, dans des pays démocratiques y compris en Europe, sans honte (6), ferment leurs frontières et enferment les étrangers cherchant hospitalité et refuge à l'horreur, un virus, qui ne connaît pas de frontières, se loge – sans honte ! – dans notre propre corps, que nous essayons de protéger en l'enfermant.



1. Cf. Le littré [ici](#).

2. Bloch O. & Von Wartburg W., *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF, 1975, p. 324 & 451.

3. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Extimité » (1985-86), enseignement prononcé dans le cadre du Département de psychanalyse de l'Université Paris VIII, leçon du 13 novembre 1985, inédit.

4. Didelot N., « En Hongrie, les étrangers coupables tout trouvés de l'épidémie », *Libération*, 27 mars 2020, disponible [ici](#).

5. Cette mesure vient d'être provisoirement levée, le gouvernement s'étant rendu à l'évidence qu'il était indispensable que toute personne présente sur le sol grec ait accès aux soins dans le cadre des dispositions exceptionnelles contre le Covid-19.

6. Cf. le livre époustouffant de Jean Ziegler (conseiller du Conseil des droits de l'homme des Nations unies ; homme politique, altermondialiste et sociologue suisse) qui vient de paraître, *Lesbos, la honte de l'Europe*, Paris, Seuil, 2020.



Rencontre du coronavirus : Nous, analystes, sommes mortels

par Nelson Feldman

Je suis allé plein d'enthousiasme le 7 mars à Barcelone à un colloque TyA (Toxicomanie et alcoolisme), assez emballé pour présenter un cas clinique avec les amis du groupe local, dans les locaux de l'École lacanienne de psychanalyse (ELP). Je savais que l'infection commençait à se propager en Europe, mais ni Barcelone ni la Catalogne n'étaient, selon les informations de la presse, parmi les plus exposées début mars. Les organisateurs avaient maintenu la réunion dans le local de l'ELP car elle ne concernait, en principe, pas plus de 50 personnes. Par contre, la conversation clinique prévue l'après-midi avec plus de participants avait été annulée par la Section clinique – seulement deux jours plus tôt.

Barcelone ne se doutait de rien ce samedi 7 mars : les bars et restaurants étaient bien remplis, les rues et les Ramblas également. Le club de foot Barcelone jouait au Nou Camp contre Real Sociedad et, le dimanche 8 mars, des milliers femmes étaient dans les rues pour la manifestation 8M. Dans l'avion depuis la Suisse, j'étais le seul à porter un masque. L'Espagne n'avait pas encore pris la dimension de la pandémie.

À mon retour en Suisse, le mercredi 11 mars, je ne me sentais pas bien : fièvre, fatigue très intense, toux, mal être général, diarrhée. J'annule tous mes rendez-vous de l'après-midi et, profitant d'un détour à l'hôpital pour chercher des masques pour mon cabinet, je demande à faire un test au nouveau centre de dépistage du Covid 19. Je passe une mauvaise nuit chez moi où j'ai déjà commencé l'isolement pour protéger mes proches. Le jeudi matin, je reçois par téléphone l'annonce : « Vous êtes positif au Coronavirus. Vous devez rester à l'isolement complet au moins dix jours jusqu'à disparition de symptômes. Prenez du Dafalgan quatre fois par jour. » J'ai prévenu toutes les personnes avec qui j'avais été en contact à commencer par ma propre famille, ainsi que mes collègues et quelques patients, qui ont dû également rester à l'isolement.

La semaine a été une épreuve très difficile, isolé dans une chambre peu éclairée, avec une fièvre de 38°5 qui ne baissait pas malgré les médicaments. Heureusement ma famille m'a soutenu et me laissait boissons et repas devant la porte, mais je n'avais aucun appétit et je devais me forcer à boire pour ne pas me déshydrater. Je pouvais utiliser des toilettes à part que je devais désinfecter à chaque passage. Pour m'endormir, je mettais des disques de musique classique que j'écoutais en transpirant abondamment.

Je me sentais me transformer en un corps souffrant et m'y réduire. Quelques sensations et souvenirs venaient me rappeler ma condition. Parfois, je me sentais obnubilé et confus. J'essayais de rassurer les membres de ma famille qui me voyait aller masqué aux toilettes, eux aussi masqués pour se protéger... On vit un cauchemar ? Et si ça ne s'améliore pas ? Quoi faire ?

Une semaine plus tard, les choses n'allaient toujours pas mieux, même si mon généraliste me disait au téléphone que *je luttais très bien contre le virus...* J'avais du mal à respirer et je m'essoufflais chaque fois que je faisais quelques pas. Après avoir constaté que j'avais craché du sang, j'appelle le service du médecin cantonal qui m'avait prescrit les consignes d'isolement. Un collègue me conseille alors de me rendre aux urgences de l'hôpital régional, proche de mon domicile. Mon fils m'y conduit en voiture et je suis rapidement pris en charge par une cheffe de clinique très compétente qui effectue une gazométrie et les examens nécessaires : un scanner montre une pneumonie bilatérale au coronavirus.

Suite à tout ça, je suis resté une semaine à l'hôpital, à l'étage dédié aux personnes atteintes du Covid-19, pris en charge par une équipe médicale et des infirmières très compétentes, à qui je dois ma sortie en meilleur état le 25 mars.

Il y a eu des moments compliqués, quelques nuits surtout – la fièvre ne cédait pas aux médicaments et je me sentais confus et faible ; aller aux toilettes éloignées de deux mètres me semblait une épreuve, ainsi que continuer à boire. Il m'est arrivé de penser : Et si tout se termine ici dans cette petite chambre avec vue sur lavabo ? La vie tient-elle à un fil aussi fin ? De quoi cela dépend-il ?

Lacan dit à Louvain que : « La mort est du domaine de la foi. Vous avez bien raison de croire que vous allez mourir, bien sûr – ça vous soutient. Si vous n'y croyiez pas, est-ce que vous pourriez supporter la vie que vous avez ? » (1) J'entends cela comme la mort nous aide à supporter la vie avec ce qu'elle ramène. En fait, à l'hôpital, très abattu et avec un ras le bol de tout ça, j'en suis arrivé à me dire : « Si ça se termine, et bien que ça se termine ! » Mais peu après, l'infirmière est venue contrôler mes signes vitaux et m'a dit que *tout serait un mauvais souvenir quelques jours plus tard.*

Mon voisin de chambre, derrière un rideau jaune, est plus âgé et souffre d'une atteinte pulmonaire du même virus. Il reçoit de l'oxygène car il n'arrive pas à maintenir une saturation suffisante. On s'accompagne à notre façon, chacun ses bruits et ses soupirs. J'entends son encombrement, sa toux et ses difficultés. La nuit, je m'inquiétais de ne percevoir aucun bruit alors qu'il en faisait plein.

Une semaine plus tard, après un meilleur scanner de contrôle et deux jours sans fièvre, le médecin m'a annoncé la fin du séjour pour le lendemain. Quelle chance d'avoir été si bien soigné à l'hôpital régional de Nyon et qu'il soit là malgré le *new management de la santé* ! Le retour au domicile a été difficile au début. J'allais de mieux en mieux et je devais faire attention à la fin de la pneumonie et à mes proches. J'ai dû annuler toutes mes consultations pour au moins un mois.

Avec du recul, je m'en veux d'avoir accepté de participer au colloque à Barcelone et d'avoir sous-estimé les risques que j'ai fait courir à mes proches et à moi-même. De leur côté, les organisateurs auraient-ils pu mieux évaluer les risques de maintenir la rencontre et la soirée où de nombreux collègues, y compris argentins et italiens, étaient présents dans un local confiné ? J'ai appris par la suite que certains avaient également eu des symptômes dans les jours qui ont suivi. Ni la Catalogne ni l'Espagne n'avaient encore sonné l'alarme ce week-end-là, malgré les cas nombreux d'infection à Madrid et au Pays Basque. Les voyageurs ne portaient pas de masque. Un déni qui allait durer encore une semaine.

Nous devons apprendre à reconnaître et accepter ce nouveau le réel de la pandémie qui se joue aujourd'hui à nos côtés. Bien sûr que cela complique le travail analytique qui se nourrit de la rencontre et qui met en avant l'importance du corps dans la séance analytique. Mais ce virus globalisé affecte notre pratique. De nouvelles formes de réunions par internet permettront d'inventer comment lutter contre l'isolement dans le confinement et de retrouver une façon de nous parler entre analystes. Il nous revient aussi d'inventer pour maintenir un lieu et un lien avec nos analysants, dans cette période si étrange.

Les colloques, congrès et rencontres prévus dans les prochains mois sont actuellement à annuler car ils constituent des situations de risques de transmission du virus et pas de transmission de la psychanalyse. Je salue la décision courageuse de Bernard Seynhaeve et de la New Lacanian School (NLS) qu'il préside d'annuler la tenue de notre congrès à Gand en juin du fait de la pandémie en Europe.

Et nous devons nous rappeler que tout analystes que nous sommes, nous sommes mortels. La mort se charge de nous rappeler notre existence car parfois la vie tient à un fil, fil du désir toujours insatisfait, « fil d'or de la jouissance » (2), et ce fil serre le réel de la vie.

Mon amitié va aux collègues – en Espagne, Italie, France, Angleterre et aux Etats-Unis notamment – qui vivent des moments difficiles. Je remercie ma famille, mes nombreux collègues et amis pour leur soutien, pour leurs messages pendant les moments plus compliqués et à mon retour à la maison. Des liens qui comptent.

1. « Jacques Lacan : Conférence à Louvain » (1972), texte établi par J.-A. Miller et J. Lacan, *La Cause du Désir*, n° 96, 2017, p. 7-30. **À voir ou revoir [ici](#).**

2. *Ibid.*

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI